

AUGUSTE SEIGLE

**10 dissertations sur l'écrit du XIIe au
XIVe siècle**

Capes Histoire-Géographie

Table des matières

INTRODUCTION.....	2
Le livre du XIIe au XIVe siècle.....	4
L'écrit et l'Église du XIIe au XIVe siècle.....	11
Le Prince et l'écrit du XIIe au XIVe siècle.....	18
L'auteur du XII au XIVe siècle.....	25
L'écrit et la ville.....	31
L'écrit dans l'économie médiévale du XIIe au XIVe siècle.....	39
L'écriture de l'histoire et du passé au Moyen Âge.....	45
L'écriture de la littérature du XIIe au XIVe siècle.....	52
L'écrit et les femmes du XIIe au XIVe siècle.....	60
L'apprentissage de la lecture et de l'écriture du XIIe au XIV siècle en Angleterre, France, Italie et péninsule Ibérique.....	65
SOURCES MÉDIÉVALES ET ANTIQUES CITÉES.....	73
BIBLIOGRAPHIE.....	76

INTRODUCTION

Ce nouveau recueil, consacré à la question d'histoire médiévale du CAPES d'histoire-géographie, a pour but de faciliter la tâche des candidats dans leur immense effort d'assimilation. Il pourra, je l'espère, compléter utilement les manuels écrits par des spécialistes de la question ou aider les candidats voulant travailler leur capacité à synthétiser.

Les conseils qui sont à prodiguer pour cette question sont assez classiques et se retrouvent dans tous les rapports du jury. Pour réussir les épreuves de l'écrit, la priorité est de restituer une copie écrite dans un bon français, sans fautes d'orthographe ou de syntaxe et répondant au sujet posé de manière problématisée et en mobilisant un minimum de connaissances pertinentes.

Ainsi, exprimez-vous dans un français accessible, faites des phrases courtes mais usez d'un vocabulaire précis. Mobilisez les principales notions et principaux concepts de l'histoire médiévales et spécifiquement ceux forgés par les spécialistes de la question. N'oubliez jamais que la composition n'est pas un exercice où l'on recrache ses connaissances acquises à la va-vite sur des fiches, mais un écrit démonstratif où l'on doit argumenter pour convaincre.

On attendra également des candidats qu'ils évitent de reproduire dans leur copie tous les clichés dont est victime le Moyen-Age. Cela serait ainsi une terrible maladresse de présenter l'époque médiévale comme une « ère sombre », peuplée d'illettrés ou de « fous de Dieu ». De même, la société médiévale n'est ni arriérée (elle est d'ailleurs en croissance démographique et économique sur une bonne partie de la chronologie), ni « *ultraviolente* ».

A l'inverse, les candidats qui articuleront leur réflexion sur la place de l'écrit et de l'évolution de celle-ci avec les dynamiques politiques, économiques et religieuses seront systématiquement valorisés. Ainsi, se replonger dans des manuels de licence pour bien saisir les étapes de la construction de l'Etat royal en France, la mise en ordre de la chrétienté avec la Réforme Grégorienne ou le mouvement communal européen (et surtout italien) ne sera jamais une perte de temps !

Ce guide n'a pas été écrit par un spécialiste de la question, mais par un préparateur aux concours qui cherche uniquement à se mettre au niveau des candidats pour les aider dans leur réussite.

Pour préparer ce recueil, certains ouvrages ont particulièrement servi. Je tiens à les citer. Si ma lecture du livre de Jacques Morsel sur la domination sociale commence à dater, la pensée de cet auteur m'a inspiré de bout en bout. De Michael Clanchy, j'ai consulté son célèbre *From memory to written record*, mais surtout lu avec plaisir sa biographie d'Abélard. La lecture de *l'Histoire et culture historique dans*

l'Occident médiéval de Bernard Guenée fut particulièrement stimulante : je conseille à tous les passionnés d'histoire d'acquérir cet ouvrage et de le garder précieusement dans sa bibliothèque : l'érudition de cet auteur est absolument prodigieuse. Les articles d'Armando Petrucci ont évidemment nourri mon travail. Je me suis replongé dans le Saint-Louis de Jacques Le Goff.

Le début de l'ouvrage Inscrire et effacer. Culture écrite et littérature (XIè-XVIIIè siècle) de Roger Chartier m'a été aussi très profitable pour saisir la réalité concrète de l'écriture. Concernant la littérature médiévale, mes principales références furent les travaux unanimement reconnus de Michel Zink. Le livre récemment sorti Histoire culturelle du Moyen Âge en Occident Pierre Boucaud, Cédric Giraud et Nathalie Gorochov fut également une lecture décisive : trop rares sont aujourd'hui les manuels aussi plaisants que celui-ci.

J'ai aussi travaillé à partir de livres traitant spécifiquement la question de l'écrit : les ouvrages collectifs Auctor et auctoritas. Invention et conformisme dans l'écriture médiévale (2003), L'autorité de l'écrit au Moyen Age (Orient-Occident) (2009), Administrer par l'écrit au Moyen Âge (XXII-XVe siècle) (2019) ont clairement orienté la construction de mon recueil : certains exemples développés sont directement issus de ces productions.

Je me suis aussi appuyé sur de nombreux articles, qui sont pour la plupart accessibles ligne.

Certains ouvrages manqueront, je le sais, dans ce recueil. On pourra me reprocher de ne jamais faire allusion au célèbre Montaillou, village occitan de 1294 à 1324 d'Emmanuel Le Roy Ladurie ou, dans un genre complètement différent, les travaux sur la literacy de Jack Goody. Ecrire un tel recueil, c'est évidemment choisir. Les candidats les plus motivés pourront tout à fait compléter leur préparation avec des lectures plus pointues.

Le livre du XIIe au XIVe siècle

À partir du XIIe siècle, l'écrit a un nouveau rôle dans les sociétés médiévales de l'Occident. De plus en plus mobilisé pour administrer, gouverner, instruire, prêcher ou divertir, il est approprié par de nouveaux acteurs qui le reconfigurent pour en faire un support culturel de premier plan. Dans ce contexte, le livre médiéval, en tant qu'objet essentiel supportant l'écrit, est cœur des transformations économiques, politiques sociales. Au Moyen-Âge, le livre se présente sous la forme d'un codex : c'est un cahier formé de pages manuscrites reliées ensemble. Le codex remplace le volumen de l'Antiquité, livre à la base de rouleaux. Cela dit, les sources médiévales ont tendance à parler de « *volumen* » comme synonyme de « *liber* » voire même de « *codex* ». Cet amalgame sur des termes qualifiant la réalité matérielle du livre souligne aussi en creux la portée symbolique du livre : le livre véhicule du sens au Moyen Âge. Et cette portée est d'autant plus grande que le livre est rare. Ainsi, le produire, le contrôler, le diffuser ou à l'inverse le censurer deviennent des enjeux politiques pour les pouvoirs religieux et laïcs. Il est à la fois reflet, outil et symbole de la domination sociale. Ces enjeux sont encore décuplés dans un contexte de croissance (démographique, économique...) des sociétés médiévales et de mutations des pouvoirs : renforcement des pouvoirs royaux et mise en ordre du pouvoir temporel de l'Église par une série de réformes. Dans ce contexte, le livre est à la croisée de toutes les dynamiques de transformation des sociétés médiévales d'Angleterre, de France, d'Italie et de la péninsule ibérique. Par conséquent, le livre lui-même change, aussi bien dans sa dimension matérielle que dans ses usages sociaux ou ses représentations. Comment le livre, qui connaît un essor entre le XIIe et le XIVe siècle en Occident, devient un instrument culturel, politique et symbolique fondamental pour un nombre croissant d'acteurs ?

À partir du XIIe siècle, l'économie du livre connaît une profonde mutation qui provoque une transformation du livre en tant qu'objet. Mais cette mutation ne peut pas être séparée de l'émergence de nouveaux usages sociaux du livre, allant très au-delà de la sphère monastique. Enfin, cet élargissement des horizons économiques et sociaux amène à une reconfiguration du sens politique et symbolique du livre.

Le livre constitue, entre le XIIe et le XIVe siècle, un objet de production en plein essor. Sa fabrication matérielle se renouvelle en profondeur autant du fait de progrès techniques que d'une mutation de la demande sociale. Ce phénomène de croissance est d'autant plus remarquable que le livre demeure, avant l'apparition de l'imprimerie, un objet de fabrication artisanale, fait à la main. Le coût d'un livre est exorbitant : une belle Bible pouvait avoir un coût de fabrication égal au prix de vente d'une maison (Carla Bozzolo, Ezio Ornato. Pour une histoire du livre manuscrit au Moyen Âge. Trois essais de codicologie quantitative.). Ces contraintes n'empêchent pas le livre d'être investi par les sphères laïques, même si, au début du XIIe siècle, les clercs sont les principaux auteurs et fabricants de livres. Néanmoins, le livre demeure un objet rare : en comptant quelques dizaines de livres tout au plus, la bibliothèque de

Notre-Dame de Paris n'était au XIIIe siècle, ni plus ni moins riche que beaucoup d'autres.

Roger Chartier est revenu sur les conditions de production matérielle d'une œuvre poétique au tournant du XIIe siècle, dans son ouvrage Inscrire et effacer. Culture écrite et littérature (XIe-XVIIIe siècle). Il s'est appuyé sur l'exemple de Baudri de Bourgueil, un clerc, devenu archevêque de Dol en 1107. L'homme fut aussi un auteur prolifique de poésie. Il rédigeait ses poèmes dans la cire, avant qu'ils ne soient transcrits par un scribe sur le parchemin. Pour Richard et Mary House, la cire fut un instrument particulièrement prisé par les auteurs, car elle permettait la rature et la correction : elle a « *une relation plus intime avec la création littéraire* » (Richard H. et Mary A. Rouse The vocabulary of wax tablets). Après la phase de création sur tablette, les poèmes furent recopiés sur des parchemins et assemblés dans un livre. Dans le cas de Baudry, c'est un certain Gauthier, expert en calligraphie qui a réalisé ce travail, en suivant scrupuleusement les désirs de l'auteur : Baudry a par exemple ordonné que « *les lettres capitales soient faites de métal brillant* ». Pour l'auteur, il s'agit d'une stratégie, afin que « *ceux que la richesse de l'expression sera bien incapable de séduire seront au moins séduits par l'apparence du manuscrit* ».

Ce souci de la beauté chez Baudri de Bourgueil souligne bien que le livre était un objet luxueux, voire même comme un objet d'art. À partir du XIIe siècle, les premiers enlumineurs laïcs travaillant dans des ateliers urbains apparaissent : cette évolution est le reflet d'une mutation de la demande. Les nobles et les bourgeois constituent de nouveaux commanditaires d'ouvrages richement enluminés. Les nouveaux enlumineurs travaillent en famille, à l'instar du célèbre Maître Honoré, enlumineur parisien de la fin du XIIIe siècle, dont l'activité sera reprise à sa mort par son gendre Richard de Verdun. Enlumineur particulièrement renommé, il a produit plusieurs commandes provenant de la cour de France. Son gendre poursuit son œuvre, et enlumine une bible destinée au roi Charles IV.

À côté des commanditaires prestigieux, tout un marché nouveau s'ouvre pour les nouveaux professionnels du livre. Au cœur du dispositif de fabrication, se trouve le libraire, car il est à la fois le vendeur et le fabricant. Plus souvent, il est le coordinateur entre les autres métiers. C'est ainsi lui qui met en relation le scribe et l'enlumineur, sauf quand il assure lui-même les tâches de fabrication. À Paris, la proximité et les relations informelles jouent un rôle important dans la fabrication du livre dans le secteur de la rue Neuve Notre-Dame et des rues avoisinant l'église Saint-Séverin (Richard H. Rouse et Mary A. Rouse, Manuscripts and their Makers. Commercial Book Producers in Médiéval Paris, 1200- 1500)

Cela dit, l'enluminure s'inscrit bel et bien dans une tradition médiévale déjà bien ancrée. À l'inverse, Armando Petrucci a souligné les nombreuses mutations du livre de la période du Bas-Moyen-Age, imprégnée par la scolastique. Selon l'universitaire italien, le livre « *est généralement de grand format et donc lourd, peu maniable et difficilement transportable; il a besoin de supports fixes et solides pour la lecture; l'écriture est disposée sur deux colonnes relativement étroites, au texte plus serré, si bien qu'une ligne du texte coïncide à peu près avec «le champ de reconnaissance ou de fixation» visuel, autrement dit avec la quantité de texte qu'il est possible d'embrasser et de comprendre d'un seul coup d'œil; le texte est soigneusement*

articulé en une série de divisions et de subdivisions (chapitres, paragraphes, sous-paragraphes) plus détaillées que par le passé, qui ont toutes pour but de rendre la compréhension et surtout la consultation plus aisée. » (Armando Petrucci. Lire au Moyen-Age). Ainsi, la transformation du livre découle d'un changement des pratiques de lecture. Etienne Langton au XIIe siècle, par exemple coupa le texte de la Bible en chapitres.

L'essor du livre en langue vernaculaire est une autre rupture importante selon Armando Petrucci. Fruit de l'alphabétisation des laïcs, cette mutation entraîne elle aussi des évolutions dans le processus de fabrication du livre. Le livre est fabriqué dans son propre milieu de lecture, par les lecteurs eux-mêmes, plutôt sur des livres en papier, avec une écriture cursive. Ainsi, il y a une diversification des lieux de production : le scriptorium n'est plus le seul endroit de création du livre.

Cette pratique de la copie a aussi cours dans le monde universitaire : c'est le système de la *Pecia*. Sous le contrôle des universités, des libraires proposaient aux étudiants un texte de référence à étudier, l'exemplar, se présentant sous forme de cahiers, qu'ils pouvaient recopier chez eux. Ainsi, grâce à ce système de location, chaque étudiant pouvait obtenir son propre manuscrit personnel. Les exemplars étaient considérés comme exempts de fautes. Ainsi, l'exemplar parisien de la Somme Théologique d'Henri de Gand composé de 241 folios de parchemin ne comporte aucune correction. Il est en revanche dans un état très dégradé, du fait probablement de sa grande utilisation. La location des textes se faisait avec l'accord de l'Université. Ainsi, un règlement de 1316 de la Sorbonne mentionne ce point : aucun exemplar ne peut être en circulation sans l'aval des autorités universitaires. Dès le XIIe siècle, les universités de Paris et de Bologne constituent les deux principaux centres de production du livre universitaire grâce au système de la *Pecia* (Guy Fink-Errera Une institution du monde médiéval : la « pecia »)

Le système de la *Pecia* est donc une stratégie de compression des coûts de fabrication du livre. D'autres moyens sont mis en place par les nouvelles couches sociales qui accèdent à la lecture. Par conséquent, le livre devient un média de plus en plus divers et un instrument de distinction sociale. Il se retrouve par ailleurs au centre de nouveaux usages sociaux.

Le livre a donc matériellement changé de nature et élargi son public à partir du XIIe siècle. Il en découle de nouveaux usages sociaux qui renouvellent la mentalité scripturaire.

C'est dans l'univers monastique que se déploient les plus anciennes pratiques du livre. Dans l'ordre cistercien, les moines doivent obligatoirement maîtriser la lecture. En effet, la lecture est au cœur de la vie monastique : la prière en commun, qui dure plusieurs heures, s'appuie sur la lecture de psautiers. À ce temps commun, s'ajoutent des temps de lecture individuelle, conformément à la règle de Saint-Benoit, rédigée au VIe siècle. Les monastères sous cette règle développent la *lectio divina*. Le but est de pénétrer le sens religieux des textes lus, par un intense travail de méditation. Cette intrication entre prière, méditation et lecture est parfaitement

illustrée par le portrait idéalisé d'Abelard brossé par Pierre le Vénérable dans une lettre adressée à Héloïse, pour lui faire part du décès de son ancien amant, datée du 21 avril 1142. Pierre le Vénérable fait le récit des dernières années du défunt. Le portrait dessiné est celui de l'idéal du moine lettré. Pierre le Vénérable insiste sur l'activité intellectuelle permanente d'Abélard. La lecture est toujours articulée avec la prière. Il passait sa journée dans les livres, pour lire, prier, écrire et composer. La production littéraire d'Abélard confirme d'ailleurs ce témoignage. L'œuvre Dialogue entre un philosophe, un juif et un chrétien date des années 1140-1142, soit peu de temps avant la disparition du célèbre théologien.

Cela dit, si dans les monastères les ouvrages religieux tiennent la place la plus importante, des livres profanes sont aussi lus. Une liste des lectures de carême à Cluny a été conservée. Les auteurs sont bien connus : Cyprien, Augustin Jérôme, Isidore de Séville, mais aussi Flavius Joseph (pour la connaissance du milieu dans lequel est né le Christ) ou encore plus surprenant les Histoires de Tite-Live.

Mais l'appropriation du livre par d'autres acteurs situés en dehors du monde monastique constitue la grande rupture du Bas-Moyen-Age. Au sein même de l'Église, de nouveaux usages apparaissent, notamment sous l'impulsion des ordres mendiants. L'anonyme de Pérouse comprend ainsi un récit mettant en avant la pratique populaire (et parfois condamnée par l'Église) de la *sortes apostolorum*. Cette pratique consistait à ouvrir un livre à n'importe quelle page, lire un ou plusieurs passages et considérer que la réponse est donnée par ces textes : c'était donc une action qui s'en remettait au hasard. Dans l'anonyme de Pérouse, François Assise et ses deux compagnons Bernard de Quintavalle et Pierre de Catane se prêtent à ce jeu avec l'Évangile : à trois reprises, ils ouvrent le livre au hasard et saisissent la première phrase lue et l'interprètent au sens littéral pour guider leur action. Leur rapport à la Bible n'est pas celui de lettrés, mais de prédicateurs enthousiastes, prêts à s'appuyer sur des coutumes populaires.

En dehors de l'Église, la pratique de la lecture s'amplifie dans la sphère laïque. Elle peut devenir une activité banale : Chrétien de Troyes raconte dans Le Chevalier au Lion, une scène de lecture familiale dans un verger clos. Un noble est assis sur un drap de soie et écoute sa fille en train de lire un roman. La mère s'approche d'eux pour se joindre à l'écoute. Chrétien de Troyes montre ainsi que la lecture avait, au XIIIe siècle, une dimension familiale et privée : il était possible de se couper du monde pour lire des romans. De même, beaucoup de dames de la noblesse s'isolent dans leur chambre pour lire des romans courtois.

Une autre forme d'usage de lecture se développe : la lecture en bibliothèque. Alors que celles-ci ne furent à la base conçues que comme des pôles de stockage et d'emprunts, elles furent progressivement aménagées en lieu de lecture. Dans de vieux monastères bénédictins, des ailes de cloître furent réagencées pour permettre la lecture tranquille et assise. Enfin, de spacieuses bibliothèques avec destinées à la lecture sur place sont construites à la fin du XIVe siècle comme celle de Merton College en 1375 à Oxford.